

LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIEME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

Alors, il reprit son chemin, fit pour la seconde fois l'ascension du rocher, puis, s'avançant à travers les landiers en bordure, regagna au plus tôt le sentier étroit qui sert de chemin de ronde aux douaniers.

Une fois parvenu pas là, il consulta sa montre. Elle disait onze heures. Le village était proche et l'auberge de Corentine Madec voisine.

—Allons déjeuner !—se dit philosophiquement Kerjan.

Il gagna l'auberge, où la jeune fille agréablement surprise, l'accueillit avec d'amicales exclamations :

—Vous, monsieur Kerjan ? Vous qui avez un si bel hôtel à Saint-Efflam, venir manger chez une petite aubergiste comme moi ?

—La petite aubergiste fait de la bonne cuisine et elle est bien gentille pour ses hôtes. Et puis, tu oublies, Tina, qu'en ce moment de l'année, l'hôtel est fermé et qu'il ne se rouvrira pas avant le mois de mai.

—Allons, donne-moi ton meilleur coin. Tu sais que j'aime à manger seul.

Il avait ses raisons, aujourd'hui, pour vouloir manger seul.

Corentine l'installa dans une petite chambre très claire prise sur le grenier même de l'hôtel. Kerjan y déjeuna à la hâte d'une omelette et d'une tranche de jambon. Puis lorsque la jeune fille eut placé devant lui une tasse de café à moitié potable, il se mit en devoir de fouiller la valise.

La clef rouillée se refusa d'abord à faire son service, parce que la serrure était hors d'usage. Un tour énergique l'ouvrit cependant, mais en la mettant en morceaux, Kerjan ne prit point garde à l'accident. Avidement il se mit à fouiller le sac de voyage.

C'était une trouvaille sans prix qu'il venait de faire, une véritable mine à renseignements qu'il découvrait.

Le sac contenait du linge de corps : trois chemises de femmes brodées, des bas, des camisoles, des jupons, des mouchoirs, en un mot, une portion d'un trousseau de pensionnaire.

Toutes les pièces portaient les initiales B. P., surmontées d'une couronne de comte, brodées dans Pétoffe. C'était le seul luxe de la pauvre petite morte de Rosmeur.

Mais là ne se bornait pas la découverte. Dans le fond du sac, une boîte de carton, tachée, moisie, comme le linge lui-même, par l'eau de la mer, renfermait une bague avec une rose en diamant. Dans la monture assez épaisse étaient gravés ces mots : *A Blanche Paul* 188... une vraie bague de fiançailles.

Enfin, enveloppée dans un châle de tricot bleu, toute une liasse de papiers jaunés, des lettres que Kerjan n'osa pas lire tout seul.

Il remplaça la liasse avec le châle dans la valise et appela Corentine.

—Donne-moi de quoi écrire, petite, et un bout de ficelle pour attacher tout ça, fit-il en montrant le sac.

Quand elle eut placé devant lui du mauvais papier à lettre quadrillé, avec de l'encre et une plume plus détectables encore, Yves traça fébrilement les lignes suivantes :

« Revenez tous deux, ou, du moins, que l'un de vous revienne. Il y a urgence. J'ai trouvé.

« Avez-vous du jour de votre arrivée à Saint-Brieuc. J'irai vous attendre ».

Et il signa : Yves tout court.

Puis sur l'enveloppe, il écrivit : *M. Colman Lebreton, hôtel Masséna, à Nice, Alpes-Maritimes.*

Il appela de nouveau Corentine.

—As-tu une voiture à l'hôtel ?

—Dame, non, monsieur,—fit tristement la jeune fille. Ça n'est pas dans nos moyens.

—C'est que j'aurais bien voulu aller à Lannion aujourd'hui.

Tina parut réfléchir. Puis, s'enhardissant, elle répondit :

—Il y a en bas Jean-Marie Le Tassert, qui casse une croûte. Peut-être bien qu'il vous porterait tout de même.

Kerjan ne fit qu'un bond dans l'escalier. Un quart d'heure plus tard, la voiture de Le Tassert roulait sur la route de Lannion.

L'hôtelier avait dit au voiturier :

—Jean-Marie, tu vas me porter tout droit chez M. Clohars, le notaire, sans t'arrêter en chemin.

VIII

L'ENNEMI

Quatre jours plus tard, Colman Lebreton, Bertie Johnson et Yves Kerjan, assis dans un café à peu près désert de Saint-Brieuc, s'entretenaient à demi-voix des conséquences de leur découverte.

—Cette fois,—disait Lebreton,—la vérité éclate avec évidences. La morte de Rosmeur n'est autre que Blanche de Pengoaz. Les lettres que nous avons lues établissent que la malheureuse enfant s'était enfuie de Paris pour échapper aux obsessions du misérable que la fatalité avait fait son tuteur. Celui-ci l'a poursuivie jusqu'ici. L'a-t-il tuée ? Voilà le seul point obscur.

—Pas pour moi,—répliqua Kerjan,—et si je pouvais faire exhumer le cadavre, je suis convaincu que j'y trouverais la preuve du crime.

—Alors vous croyez toujours à l'emploi d'un poison exotique ?

—J'y crois plus que jamais. Seulement, comment établir que M. de Myriès ait eu de tels poisons entre les mains.

Il se fit un silence.

—Colman,—interrogea tout d'un coup Bertie Johnson,—ne m'as-tu pas dit que les frères Garmin ont servi sous tes ordres ?

—Oui, répondit Lebreton. Eustache, matelot inscrit au port de Bayonne, quoiqu'il fût originaire d'Alsace, a été sous mes ordres un mois environ. J'étais aspirant à cette époque.—Léon, qui a sûrement une grave condamnation à son passif, a séjourné deux ou trois ans à la Nouvelle-Calédonie. Je crois qu'il a été gracié à cause de son jeune âge. C'est un homme de trente-cinq ans aujourd'hui.

—Alors voilà qui suffit à expliquer la provenance de poisons. Il n'est pas un marin qui ne rapporte plus ou moins de ses voyages des arcs et des flèches ou des kriss et des couteaux empoisonnés. Reste à savoir si c'est eux qui ont fourni intentionnellement de telles armes à l'assassin.

—Ils sont bien capables d'être complices,—pronça Lebreton.

—Cela dépend du sens que vous attachez au mot *complice*,—intervint Kerjan.—Si vous entendez par là l'homme qui partage l'idée du crime ou participe à sa perpétuation, je crois que vous vous trompez. Les Garmin ne sont pas complices de M. de Myriès.

—Et qu'est-ce qui vous autorise à faire une pareille induction ?

—La logique et la vraisemblance, laquelle n'est, d'ailleurs, qu'une des formes, une des exigences de la logique, si vous préférez.

Les deux hommes regardèrent avec curiosité leur ami.

—Cela vous étonne ? Veuillez remarquer tout de suite que mon raisonnement est fort simple et que vous avez dû le faire implicitement, à part vous, car il est d'une simplicité telle qu'il vient naturellement à l'esprit.

Et, comme ils se taisaient, attendant toujours ses paroles :

—Voyons, reprit-il, tel que nous connaissons l'homme que nous soupçonnons, la première qualité que nous lui reconnaissons, c'est l'intelligence. Or, cet homme intelligent a dû raisonner en accomplissant son forfait. Il s'est dit assurément que la meilleure manière d'éviter un complice, c'était de n'en pas avoir. D'autre part, n'avoir pas de complice, cela ne veut pas dire qu'on ne fait point participer autrui à la mauvaise action que l'on commet. Seulement on ne l'y fait participer qu'à l'état d'instrument inconscient, de rouage qu'on peut briser à l'occasion ou, tout au moins, rejeter dès qu'il devient inutile.

Lebreton et Johnson appuyèrent d'un signe de tête cette ingénieuse distinction.

—Il résulte de cette hypothèse que les frères Garmin ont pu aider au crime, mais sans posséder aucune certitude à son sujet.

—Cependant,—observa Lebreton, ne m'avez-vous pas parlé de visites intéressées faites par Eustache Garmin à M. de Myriès ? Comment pourraient-elles s'expliquer si les frères Garmin sont ignorants du crime commis ?

Kerjan eut un nouveau sourire plus bizarre que le premier.

—Au contraire : elles s'expliquent moralement. Les Garmin ne sont sûrs de rien. Ils n'ont que des soupçons. Ils veulent en savoir davantage. Mais l'acteur principal du drame ne veut pas sortir de son rôle. Il se défend. Nous aurions toute certitude si nous pouvions savoir ce que chaque partie possède en particulier. L'assemblage des deux morceaux nous donnerait le crime total.

—Comment arriver à le savoir ?—interrogea Johnson.

—Il faudra voir,—répondit l'hôtelier.—Avec de la patience et de la ruse, nous pouvons y arriver. En attendant, nos documents sont en sûreté chez maître Clohars, et nous savons où les retrouver, le jour venu de les produire contre l'ennemi.

—L'ennemi ! prononcèrent à la fois Lebreton et Johnson.

Leurs voix s'étaient faites sourdes à l'unisson. Les sourcils du premier s'étaient froncés, tandis que les pointes du second se serraient.

—Vous ne retournerez point de sitôt à Nice, n'est-ce pas, messieurs ?—demanda Kerjan.

—Nous n'y retournerons plus du tout. Nice nous a donné tout ce que nous pouvions en attendre, à savoir la certitude de la substitution de personnes. La jeune fille morte là-bas se nommait Hélène et on lui a attribué l'état civil de Blanche de Rosmeur, dont elle était, d'ailleurs, la sœur naturelle. Vous voyez donc que l'assassin a pris soin de se dénoncer lui-même.

—Alors, messieurs, rien ne saurait plus nous arrêter. Il nous faut commencer la campagne. Je vous donne rendez-vous après demain, chez moi, à Saint-Efflam. J'aurai bien certainement du nouveau.

—Mais,—fit remarquer Lebreton,—nous sommes à peine aux premiers jours de février. Ne craignez-vous pas d'éveiller quelque soupçon si les intéressés ap-